



Moulage d'un bas-relief d'Angkor Vat (détail de la bataille de Lanka avec Ravana sur son char).

Première moitié du XII<sup>e</sup> siècle, plâtre patiné, montage filasse sur armature de bois, 204 x 167 x 10 cm.

# Les FANTÔMES D'ANGKOR

PAR EMMANUEL DAYDÉ

**MUSÉE DES ARTS ASIATIQUES GUIMET, PARIS.  
DU 16 OCTOBRE 2013 AU 13 JANVIER 2014.**

*Angkor : Naissance d'un mythe – Louis Delaporte et le Cambodge.*  
Commissariat : Pierre Baptiste et Thierry Zéphyr.

Voir Angkor et mourir ? La découverte par les Européens, en plein XIX<sup>e</sup> siècle, de la mystérieuse cité d'Angkor, oubliée au sein d'une impénétrable forêt vierge, a été un tel choc que la rencontre aurait pu virer aux noces barbares d'*Apocalypse Now*. Comme dans le film halluciné de Coppola, tout commence d'ailleurs par une audacieuse mission d'exploration au cœur d'une péninsule indochinoise encore largement inconnue en Europe. Suscitée par Francis Garnier, futur conquérant et martyr d'Hanoi, tête brûlée aux allures de colonel Kurtz (et qui finit d'ailleurs la tête coupée), la Commission d'exploration du Mékong remonte le fleuve en 1866. Aucun scientifique parmi ses six membres – car, selon un haut fonctionnaire de Saigon, « ils auraient été ahuris et fatigués au bout de huit jours » – mais « des hommes de bonne volonté » et un seul mot d'ordre : « Nous irons aussi loin que nous le pourrons. » Recruté en tant que dessinateur auprès du capitaine de frégate Doudart de Lagrée, représentant de la France au Cambodge et commandant de l'expédition, le lieu-

tenant Louis Delaporte découvre avec stupéfaction, lors d'un court crochet d'une dizaine de jours décidé par Doudart (« afin de se concilier les bonnes grâces des artistes et des curieux en Europe »), les grandioses ruines d'Angkor, cachées derrière une forêt dense et touffue de palmiers, de cocotiers et de racines de fromagers géants. Angkor Thom, c'est-à-dire Angkor-la-Grande, « la ville murée », est alors totalement envahie par la jungle depuis le départ de son dernier roi en 1431, contraint, devant la poussée siamoise, d'aller installer sa capitale beaucoup plus au sud, au-delà du Tonlé Sap, le grand lac. La brève réinstallation d'une cour éphémère au XVI<sup>e</sup> siècle, passée inaperçue, n'y a rien changé. Ce n'est pas tout à fait le cas du grand monastère voisin d'Angkor Vat : ses temples ont beau n'être « connus que par dix Européens », ils ont bien été décrits par les missionnaires comme étant la « Babel des Indiens, renommés comme l'est Rome entre les chrétiens ». Demeuré un lieu de culte vénéré et entretenu par les Khmers, de brahmanique à l'origine, le sanctuaire



Vue idéale d'Angkor Vat à vol d'oiseau dans la forêt.

Vers 1868, mine graphite, aquarelle, gouache et rehauts de gomme arabique sur papier vergé, 43 x 107 cm.

est simplement devenu bouddhiste. La vision de ces cathédrales englouties apparaît presque aussi fabuleuse au petit lieutenant qu'aux yeux des populations elles-mêmes. Les Khmers d'un Cambodge à présent misérable, ruiné par des guerres incessantes, ont perdu l'origine de cette incroyable cité de 1 000 km<sup>2</sup>. Leur mémoire ne remontant guère au-delà du XV<sup>e</sup> siècle, ils ne savent plus rien du grandiose apogée que connaît l'empire khmer à la fin du XI<sup>e</sup> siècle et au début du XIII<sup>e</sup>, lorsque le grand roi Jayavarman VII instaure le bouddhisme comme religion d'État et rallie Angkor Thom pour y créer une nouvelle enceinte, bâtir le dernier temple-montagne du Bayon et orner sa capitale de gigantesques visages du Bouddha souriant. Au XIX<sup>e</sup> siècle, nombre de Cambodgiens voient en ces ruines gigantesques mangées par la jungle de véritables créations surnaturelles, dues à l'architecte Visvarkam, dépêché sur place par le dieu Indra lui-même. En France, cette fabuleuse ville-fantôme n'a été, il est vrai, révélée au grand public que trois ans à peine avant l'expédition de Doudart, avec la parution des carnets du naturaliste Henri Mouhot. Envoyé là-bas par la Royal Geographical Society de Londres, Mouhot regarde, admire et, « saisi de respect devant le génie, la force et la patience, le talent, la richesse et la puissance des anciens Cambodgiens », décrit et dessine cette architecture qu'il juge fantastique et qu'il ne sait à qui attribuer. « Qui nous dira le nom de ce Michel-Ange de l'Orient qui a conçu pareille œuvre ? » s'interroge-t-il, avant d'aller mourir d'épuisement

à Luang Prabang, au Laos. Sur les traces de cet aventurier botaniste, le jeune enseigne de vaisseau multiplie les points de vue à l'aquarelle, au pastel rose et à la gouache blanche rehaussés d'or, « en se frayant un chemin à travers les lianes et les ronces et sous un soleil brûlant avec des températures de plus de 30 degrés à l'ombre ». C'est ainsi qu'il a la révélation « d'une autre forme du beau ». On pourra trouver aujourd'hui fantaisistes et empruntes d'un romantisme à la Gustave Doré ses *vedute* – d'ailleurs qualifiées par lui-même d'« idéales » – des tours à visages d'un Bayon traversé par des tigres. Mais ici, pour Delaporte, « la réalité surpasse même le rêve ». Champion du « donner à voir », il livre les premières images crédibles d'une vision jusqu'alors largement fantasmée.

À son retour en France, la publication du *Voyage d'exploration*, récit de cette odysée aux sources du Mékong fait par Garnier et illustré par les soins de Delaporte dans l'*Album pittoresque*, apporte la gloire au petit lieutenant : en 1872, à 29 ans, il est fait officier de la Légion d'honneur. Alors qu'il s'interroge sur l'avancement possible de sa carrière, Delaporte propose au ministère de la Marine de retourner dans la péninsule indochinoise en 1873, afin, prétend-il, de reconnaître – après celui du Mékong – le cours du fleuve Rouge. Mais, un mois avant son départ, un travail d'études des monuments anciens du Cambodge, qui permettrait de rapporter aux musées nationaux « statues, bas-reliefs, piliers et autres monuments d'architecture présentant un intérêt d'archéologie et

*Brahma.*

Deuxième quart du X<sup>e</sup> siècle,  
grès, 147 x 97 x 83 cm.





Moulage d'une frise de la galerie extérieure du Bayon (détail de trois apasaras dansant).  
Fin XII<sup>e</sup> – début XIII<sup>e</sup> siècle, plâtre patiné, montage filasse, 125 x 241 x 14 cm.

d'art», vient subitement faire l'objet d'une seconde mission, commanditée cette fois-ci par le ministère de l'Instruction publique. Ignorant le fleuve Rouge, l'apprenti archéologue rallie Saigon pour gagner Angkor, sur une canonnière escortée par 50 hommes d'équipage. Même s'il n'a rien d'un nouveau lord Elgin – l'ambassadeur anglais sans scrupules qui pillait l'Acropole d'Athènes pour la mettre en caisses à son profit –, Delaporte ne se fait pas prier pour faire moisson de quelque 70 pièces, tout au long de sa route depuis le royaume du Cambodge jusqu'aux provinces khmérophones du Nord-Ouest, annexées par le roi de Siam (et où se trouve Angkor). S'il agit en homme de son temps et obéit à une certaine mentalité coloniale, Delaporte respecte toutefois le mandat qui lui a été donné. Ayant ainsi demandé au roi Norodom I<sup>er</sup> l'autorisation de prendre dans ses États du Cambodge quelques-unes de ses richesses artistiques, il lui envoie en échange des objets d'art français. À chaque représentant de chef-lieu, il offre de la même façon des cadeaux à la hauteur de leur rang, qui vont de copies de tableaux à une simple boîte à musique. Pour quelques cas précis, comme l'imposante balustrade du Preah Khan (sommptueux complexe monastique élevé par Jayavarman VII en mémoire de sa victoire sur les Chams), il n'hésite pas à s'opposer à la volonté des mandarins sia-

mois locaux. Du sauvetage à la prédation, la marge demeure fragile. Pourtant, à une époque où personne ne s'intéresse à l'art khmer, Delaporte reste persuadé que la jungle et les intempéries auront raison de tout ce qu'il voit. Aussi n'a-t-il qu'une obsession : sauver de l'oubli « des compositions qui disparaissent sans avoir été connues ».

À Koh Ker, éphémère capitale du Cambodge angkorien de la première moitié du X<sup>e</sup> siècle – « qui n'offre aucun intérêt » selon Doudart de Lagrée –, il tombe ainsi, au beau milieu du Prasat Kraham, grand temple du sombre Siva, sur une colossale « statue de femme dans l'attitude de la danse » – en laquelle il ne reconnaît pas Siva dansant avec son épouse Uma –, ainsi que sur un portrait du roi Jayavarman IV agenouillé. Au Phnom Bok, tandis que « la leur de nos torches avait fait envoler des centaines de chauves-souris », il extrait des gravats du monument sivaïte trois têtes des images de la Trimurti – les trois formes du divin dans le brahmanisme que sont Brahma, Siva et Visnu –, chefs-d'œuvre lisses et glacés d'une certaine *terribilita* de la statuaire khmère du X<sup>e</sup> siècle. Au Preah Khan de Kompong Svay, à 100 km à l'est d'Angkor, l'état délabré du bâtiment rend impossible la réalisation de moulages et d'empreintes. N'y trouvant pas encore la tête décapitée et le corps mutilé du grand Jayavarman VII (découverts en 1958 et 2000



*Lion.*

Fin XII<sup>e</sup> – début XIII<sup>e</sup> siècle, grès, 146 x 70 x 56 cm.  
Temple de Preah Thkol, Preah Khan de Kompong Svay.

seulement), il ramasse néanmoins d'irradiantes statues dans le style du Bayon, au modelé subtil, aux yeux clos et au doux sourire intérieur : deux têtes de *Bodhisattva Lokeshvara* et un *Bouddha protégé par le naga*, ainsi que des rondes-bosses architecturales de lions et d'éléphants, sans oublier quantité de frontons et de linteaux. À Angkor même, malgré l'hostilité latente des autorités siamoises locales, il se livre à un nombre impressionnant de moulages et d'estampages dans des conditions difficiles. Les premiers moules en papier, trop fragiles, ne résistent pas,



*Bouddha protégé par le naga.*

Première moitié XII<sup>e</sup> siècle, grès, 11 x 51 x 28 cm.  
Temple de Preah Khan de Kompong Svay.

tandis que les moulages au soufre opérés par Auguste Filoz, spécialement recruté pour cette opération – alors même que, de son propre aveu, il n'avait aucune expérience dans ce domaine ! –, se révèlent être des tirages lourds et épais. L'état sanitaire de l'équipe se dégradant, la mission tourne court et Delaporte lui-même est rapatrié d'urgence en France, renonçant à poursuivre sa seconde mission au Tonkin. Le retour est teinté d'amertume. Le Louvre puis le palais de l'Industrie refusent d'accueillir les 102 caisses d'antiquités khmères que ramène l'expé-



Restitution d'une tour à visages du temple du Bayon au musée indochinois du Trocadéro. Vers 1910, tirage à l'albumine sur papier. Archives photographiques du Musée Guimet.

dition. Sur intervention du directeur des Beaux-Arts toutefois, c'est au château de Compiègne, vidé de la présence impériale, que Delaporte est finalement chargé d'organiser un premier petit musée khmer. La révélation de la « Chaussées des Géants » d'Angkor, reconstituée à l'Exposition universelle de 1878, met fin à cette indifférence ennuyée, et fait enfin entrer l'art khmer dans la cour des grands, entre l'art égyptien et l'art chinois. Les collections de Compiègne sont rapatriées à Paris pour gagner tout d'abord les sous-sols, puis une aile du palais du Trocadéro, et constituer enfin le fonds du nouveau Musée indochinois.

À peine mis à la retraite de son poste de lieutenant de vaisseau en 1880 – pour inaptitude médicale –, Delaporte remet sur pied un ultime projet de mission au Cambodge, qui s'interrompt malheureusement au bout de deux mois : « J'ai la fièvre, écrit-il à sa jeune femme, je suis fatigué. » Rapatrié encore une fois à Saigon puis à Paris, Delaporte continue cependant à distance de donner ses directives à son état-major de professionnels de l'art, qui poursuit l'entreprise jusqu'à son terme. Désormais éloigné à son corps défendant d'Angkor et des chantiers d'Asie du Sud-Est, Delaporte, nommé conservateur du Musée indochinois du Trocadéro, continue d'enri-

chir la connaissance de l'art khmer. Infatigable, il suscite ainsi de petits achats, de grands dons et pilote à distance des missions délicates. Le « génie » de Delaporte – si l'on veut bien accepter ce terme, sans même le juger bon ou mauvais – ne tient cependant pas à ces « découvertes » d'œuvres, aussi belles soient-elles, et à la constitution d'une collection unique au monde. L'idée neuve qu'il va systématiser, aussi originale sur la forme que contestable sur le fond, consiste à intégrer des moulages originaux à des pseudo-maquettes. Combinant des éléments hétérogènes – un peu à la manière de Rodin travaillant sur sa *Porte de l'Enfer* –, il crée ainsi d'incroyables monuments plus vrais que nature, qui ne correspondent à rien de précis mais qui constituent des sortes d'abrégés saisissants de l'art khmer. Ce projet esthétique défend certes implicitement la politique de grandeur coloniale de la France au Cambodge, mais il s'oppose radicalement au froid *Kulturimperialismus* allemand.

En prenant la forme de collages, les moulages amoureux de Delaporte ont sans doute plus fait pour la connaissance de l'art khmer que les statues rapportées elles-mêmes. Ainsi, lors de l'Exposition universelle de 1878, alors qu'il est censé reconstituer au 1/10 une des portes de la citadelle d'Angkor Tom, Delaporte présente au Champs-de-Mars un modèle en plâtre composite, qui intègre des éléments venus aussi bien des cinq portes d'Angkor Tom que des deux temples de Preah Khan. En 1900, installé face à la tour Eiffel, le Vat Phnom – temple qui a donné son nom à la ville de Phnom Penh – reprend en fait, de manière répétitive, les inoubliables visages géants du Bayon d'Angkor, que Delaporte a reconstitué dans son Musée indochinois et qui resservira pour le pavillon du Cambodge de l'Exposition nationale de Marseille en 1906. Quant au palais de l'Indochine de l'Exposition nationale et coloniale de 1922, il fit appel à rien moins que 35 000 moulages du musée du Trocadéro. Totalement délaissés et déclassés après la fin du Musée indochinois en 1936, ces moulages pourrissaient dans les réserves de l'abbaye de Saint-Riquier. On a eu raison de les sauver du naufrage annoncé, de les restaurer et de mêler aujourd'hui leurs patines, comme le voulait Delaporte, à des œuvres khmères. Cent ans plus tard, ces plâtres héroïques, témoignages d'un goût et d'un regard enfuis, très souvent moulés qui plus est sur des temples disparus, ont acquis cette poésie fantomatique des ombres du passé.

Dessinateur amateur, plus enclin à la prospection qu'à la recherche – et méprisé pour cela par l'École française d'Extrême-Orient –, Delaporte est paradoxalement celui qui va faire corps avec l'art khmer, en exaltant sa corporalité, non pas sur le papier mais dans l'espace. Si l'on veut bien admettre, avec Michel Onfray, que l'âme est la partie la plus intime du corps, alors oui, Louis Delaporte a bien été « l'âme du Cambodge ».



*Bodhisattva Lokeshvara.*  
Fin XII<sup>e</sup> – début XIII<sup>e</sup> siècle,  
grès, 125 x 63 x 20 cm.  
Temple de Preah Thkol,  
Preah Khan de Kompong Svay.